

Clermont-Ferrand, le 23 avril 2019

Cher Hervé,

Dès le seuil de la galerie franchi, se sentir accueilli. Accueilli par la musique qui dégouline de l'escalier face à la porte d'entrée, tout autant que par la qualité de lumière filtrée par la verrière à sa droite : le dessin des branches que l'on entrevoit derrière les verres translucides avec, en vis-à-vis, les stries du pare-brise maculé d'une encre rouge à son revers.

*Pieds nus descendant un escalier*, c'est le titre de la vidéo que l'on découvre à l'étage : montage aléatoire de plans fixes sur tes pieds nus qui virevoltent au-dessus des marches ; hommage discret à Duchamp et recours à la pièce sonore que John Cage lui avait dédiée. « Sa plus belle œuvre est l'emploi de son temps », disait Henri-Pierre Roché de Duchamp ; il est aisé de te retourner le compliment. Duchamp et Cage témoignent ici de l'amitié entre artistes, des échos qui existent entre leurs œuvres, et ils nous accompagneront tout au long du récit à l'intérieur de ton exposition. On aimerait à son tour pouvoir se déchausser, et entrer ainsi dans la danse des pas. Si l'on décide de faire entrer du silence dans ce laps de temps, ce sont les bruits de son propre corps que l'on perçoit.

Le rez-de-chaussée d'une maison transformé en galerie, une échelle domestique qui convient à celle des œuvres choisies pour l'exposition. L'espace de la galerie est habité, tu y as distillé suffisamment d'indices, pour que le regard s'y fraie un chemin aisément. Les échos visuels entre les différentes pièces sautent aux yeux, leur qualité tactile est leur dénominateur commun. La parenté entre toucher et voir est dès lors rendue sensible. A la planche verticale, enduite et recouverte de graphite, fendue en son centre en suivant une veine du bois, répondent celles que tu as placées en miroir dans l'autre pièce, à hauteur du regard, dont le pelliculage blanc mat laisse transparaître les stries au stylo bille quatre couleurs.

Nul besoin de décrire toutes les œuvres présentes dans ton exposition pour rendre compte des variations d'intensité qui émanent de chacune d'entre elles, nul besoin d'avoir recours aux mots pour laisser sourdre leurs qualités différentielles. Le bâton recouvert de pelures de crayon posé contre le mur comme les deux vasques de porcelaine remplies d'eau, disposées en équilibre sur deux poutres calcinées, nous rendent sensible à leur propre tracé dans l'espace, leur façon de fendre l'air, tels les reliefs d'une action qui aurait eu lieu avant notre venue. Un rituel qui n'appartiendrait qu'à toi, dans l'ancre de ton atelier. Une économie de gestes, comme autant de fossiles vivants, qui laissent leurs empreintes sur les matériaux que tu manies. Nulle ostentation dans ta façon de procéder, plutôt une attention à ce qui advient au moment d'œuvrer à même la peau des choses.

Poser, disposer, exposer, avant de se retirer soi-même et de laisser la place aux regardeurs. Une exposition, c'est comme un arrêt, une coupe temporelle dans un processus que l'on devine bien plus long. Une exposition pensée comme une composition musicale, avec ses intervalles, ses motifs et ses contrepoints.

A chacun de résoudre son propre état, en déblayant le terrain du moment, et souvent, il nous faut en passer par l'oxymore – *silence, bruyant* –, se laisser traverser par des forces contraires, pour accéder à un autre état, accomplir ainsi sa propre mue. Il n'y a pas de pas perdus.

François Durif